

d'Angleterre et le frère de la marquise de Lorne.

Il y a lieu d'appliquer à cette maison le mot célèbre : *Tu felix Austria Nube*. Car un autre prince de Saxe-Cobourg est l'époux de la fille et héritière de l'empereur du Brésil, et régnera plus tard sur le seul empire du continent américain, de par les droits de sa femme.

Il y eut une seule infortune dans cette famille, qui semble faire la chasse aux couronnes. On connaît les malheurs de l'impératrice Charlotte de Saxe-Cobourg-Gotha, la veuve de l'infortuné Maximilien et la sœur du roi de Belgique.

A ce propos, il est remarquable que le premier trône sur lequel un membre de cette famille ait pu monter en Amérique, le trône impérial du Mexique, fut changé en coupe-gorge. C'était au centre du continent. Il est aussi remarquable que, présentement, à l'une et à l'autre extrémité du même continent, au Brésil et au Canada, un prince de Saxe-Cobourg est appelé à régner et une princesse de Saxe-Cobourg règne. Le futur héritier du Brésil est le cousin de la princesse Louise, comme aussi de l'impératrice Charlotte.

Les traditions allemandes se conservent, du reste, fort religieusement dans la famille royale d'Angleterre. La reine a huit enfants, dont cinq sont mariés, et un sixième, le prince Arthur, fiancé. Sur ces six, la princesse Louise est la seule qui n'ait pas contracté alliance en pays teuton. Le prince de Galles est le gendre du roi de Danemark; la princesse Victoria est l'épouse du prince impérial d'Allemagne, fils de Guillaume. Le prince Alfred est le gendre du Czar (une famille allemande aussi). La princesse Alice, qui vient de mourir, avait épousé le prince de Hesse. La princesse Hélène est mariée au prince de Sleswig-Holstein, et le prince Arthur est fiancé à une princesse danoise.

La princesse Louise seule a fait exception. Elle a épousé un noble Ecossais de la vieille roche, un Campbell.

Au reste, ce n'est pas seulement en Angleterre que les alliances allemandes sont en vogue, parmi les familles princières. En France même, on a vu le roi Louis-Philippe marier deux de ses fils et trois de ses filles à des princesses et des princes allemands; le duc d'Orléans, père du comte de Paris, à la princesse Hélène de Mecklembourg; la princesse Clémentine, au roi Léopold de Belgique; la princesse Christine, au prince de Wurtemberg; le duc de Nemours, à la princesse Victoria, de Saxe-Cobourg-Gotha; la princesse Thérèse, au duc de Saxe-Cobourg-Cohari.

A. GELINAS.

LE MARQUIS DE LORNE

Il y a une certaine analogie entre la position du marquis de Lorne, époux d'une princesse du sang royal, et celle où se trouvait le défunt prince Albert, époux de la reine. La princesse Louise a choisi, comme son auguste mère, un mari de condition inférieure à la sienne. Il y a, cependant, cette différence notable, que la reine avait épousé un prince étranger, tandis que Son Altesse Royale a épousé un sujet de Sa Majesté.

On sait les discussions et les malaises qui ont résulté de ces alliances.

Le prince consort, après son mariage avec la reine Victoria, se vit disputer le premier rang. On voulait même le faire passer après tous les principaux nobles anglais, dans les premiers temps. La reine insista énergiquement, et il finit par avoir la préséance et par venir immédiatement après la souveraine. Cependant, il ne reçut jamais le titre de roi. Il fut, sous ce rapport, moins heureux que son cousin, le prince Ferdinand de Saxe-Cobourg, qui épousa la reine Maria II, de Bragance, et reçut, un an après son mariage, le titre de roi de Portugal. Le duc de Cadix, mari de la reine Isabelle, d'Espagne, portait aussi le titre de roi. Le prince Albert n'eut pas cette fortune. Il ne fut que prince consort, et ne participa jamais à la dignité supérieure de son épouse.

Le marquis de Lorne, simple fils d'un

duc écossais, en épousant une fille de la reine, se trouva d'abord dans une position qui semblait fautive, ou irrégulière. Il n'avait pas la préséance à laquelle sa femme avait droit. Dans les grandes démonstrations, non-seulement elle passait avant lui, mais il était même obligé de se séparer d'elle. Dans les cérémonies officielles, elle passait par la porte d'honneur réservée aux membres de la famille royale, et lui, par la porte commune aux lords et aux nobles ordinaires.

La nomination de Son Excellence au poste qu'il occupe présentement a mis fin à cette situation quelque peu anormale. Le marquis de Lorne, comme gouverneur-général, passe, en Canada, avant son épouse, laquelle conserve, néanmoins, tous ses droits comme princesse du sang. C'est lui qui règne ici, non pas elle. Du temps du prince Albert, c'était, au contraire, la reine qui régnait, non pas son mari.

A. GELINAS.

CHRONIQUE AMÉRICAINE

NEW-YORK, 17 décembre 1878.

La température, depuis deux mois, n'a presque jamais été ce qu'elle doit être en pareille saison : la neige ne nous a pas encore fait l'honneur de blanchir nos trottoirs; les gelées les plus sérieuses n'ont pas permis à nos patineurs d'aller s'exercer sur les bords du Central Parc.

Cette grève générale des éléments ne rend pas la ville plus gaie, au contraire; on aime à voir les *sleighs* passer comme l'éclair sur la neige étincelante, avec un joyeux bruit de grelot, et les dames du haut de la ville s'envelopper noblement dans un manteau de fourrure de mille dollars. Cette bouderie intempesive de l'hiver cause de très-grands dommages au commerce de la pelleterie et aux magasins d'habillement en général.

Seuls, les marchands de parapluies font de brillantes affaires.

Qu'à la température
Pour toujours larmoyer !
Dans ses pleurs on m'assure
Qu'on pourrait se noyer !

On annonce en effet de grandes inondations à Paterson et à Westfield, dans le Massachusset. Un grand nombre de ponts ont été emportés, beaucoup de factoreries et mêmes des maisons avec leurs habitants : voilà les effets de la pluie quand elle vient mal à propos.

Quelqu'un qui ne craint pas la pluie,
C'est notre ex-président Grant,
Dont l'Europe est presque éblouie,
Et qui court comme un Juif errant.

Ce grand général, ce chef d'état éminent, a senti le besoin de prendre l'air, non pas pour se renouveler le sang, mais pour se refaire une popularité qu'il avait perdue. Voilà pourquoi nous le voyons maintenant à l'étranger, trancher du grand seigneur, du monarque absolu qui voyage pour s'instruire.

Pierre le Grand, cet empereur qui a fait de quelques provinces barbares la Russie civilisée de nos jours, gardait dans ses voyages le plus strict incognito; Joseph II, l'empereur d'Autriche, voyageait en Europe comme un simple particulier; l'empereur du Brésil, don Pedro, a aussi, de nos jours, quitté ses Etats pour étudier de près la civilisation des autres peuples. Aucun de ces souverains n'a recherché les ovations, les dîners officiels, la réclame à jets continus qui distinguent l'Odyssee du général Grant à travers le monde. Le vainqueur de Lee a déjà tout vu, tout visité, prononcé tous les discours imaginables.

Tous les chefs d'états lui ont serré la main; Bismark l'a pressé sur son cœur, et on lui a offert le gouvernement de la Bulgarie, qu'il a refusé. Nouvel Ulysse à la recherche d'un idéal inconnu, il va briguer encore d'autres suffrages sous d'autres latitudes. L'Inde, la Chine vont voir arriver l'homme à cheval.

Il reprononcera les mêmes discours, toastera à la santé du shah de Perse, des nababs de l'Inde et de l'empereur du Japon. Enfin, brisé par tant d'émotions, agacé et horripilé d'avoir vu tant de mer-

veilles, Ulysse Grant débarquera majestueusement à San-Francisco, où ses amis politiques lui préparent une réception pyramidale.

Combien son successeur à la présidence, Rutherford Hayes, est différent dans ses habitudes ! Ce n'est pas lui, certes, qui recherche le bruit et les ovations; on peut être sûr, une fois son mandat expiré, qu'il n'ira pas user la semelle de ses bottes dans les Cours étrangères. Simple et modeste, ce chef d'état de tant de millions d'âmes se promène dans les rues de Washington comme un simple particulier :

Bien qu'il ait des chevaux pur sang,
On le voit passer sans escorte ;
Dans la rue il n'est qu'un passant,
Et c'est sa canne qui le porte.
Pour moi, je trouve original
Ce président des plus ingambes ;
Car si Grant fut l'homme à cheval,
Hayes se promène sur ses jambes.

Madame Hayes, de son côté, ne veut pas être en reste avec son époux; sa toilette est des plus simples; elle va également à pied à l'église au bras de son mari. Madame C..., qui est sa couturière ordinaire, n'occupe, à New-York, qu'un rang très-secondaire dans les modes.

Quant aux dîners de la Maison Blanche, chacun sait qu'ils sont des plus élémentaires; il paraît qu'on y supprime la sauce au madère, qui doit accompagner, sous peine d'hérésie, le filet de chevreuil, ainsi que le champagne et le simple vin blanc, condiments indispensables, qui font la gloire de la cuisine française.

Le service de l'échanson est des plus simples : Au commencement du dîner, on boit un coup d'eau glacée; au milieu, c'est un autre coup d'eau pure; au dessert, un grand verre d'eau distillée. C'est pour cela, sans doute, qu'un grand viticultrice californien a pu s'écrier en sortant de cette table :

Émarger comme honoraires
Cinquante mille dollars,
Et ne verser dans nos verres
Que la liqueur des canards !

Au moment de clore ma page, je m'aperçois que l'année mil huit cent soixante-dix-huit s'enfonce dans la brume du temps en nous faisant un pied de nez !

L'ingrate ! je voulais lui dire adieu sans lui reprocher tout le sang et les larmes qui ont été versés à son ombre; mais, puisqu'elle est incorrigible, je vais lui dire ses vérités :

Adieu, folle année,
Fantôme noir.
De sang couronnée,
Fanée,
Ton chiffre, c'est le désespoir.

Oui, pars et sois leste,
Assez de deuils.
Le Sud entier l'atteste,
Ta peste
A cloué vingt mille cercueils !

Les Turcs, les Valaques
Comptent leurs morts ;
Ensemble Cosaques,
Canaques
Coupent des têtes sans remords.

Va-t-en, sombre vieille,
J'aime le neuf.
Dans l'aube vermeille,
S'éveille
L'an nouveau soixante-dix-neuf.

ANTHONY RALPH.

UN POÈTE CANADIEN APPRÉCIÉ EN FRANCE

Lettres adressées à M. Fréchette par les premiers écrivains et poètes de France, au sujet de ses poésies :

CHATEAU DE LONGFONT, par St-Gaultier (Indre), 27 août 1877.

Cher poète,

Seriez-vous d'origine normande ? Ce serait entre nous une fraternité de plus... Auriez-vous du sang de J. Cartier et de Cavalier de la Salle dans les veines ? Je ne sais ; mais leur souffle a passé dans vos vers. On y respire les plus nobles sentiments, le dévouement à la patrie, les élans du cœur, les charmes pénétrants de l'esprit, et l'amour le plus saint de la famille... Et le sonnet ! Avec quelle habileté vous en maniez le rythme aussi gracieux que difficile ! J'ai, pour ma part, à m'en féliciter.

car vous m'en avez dédié l'un des plus charmants, des mieux inspirés.

Je scelle ma lettre avec un cachet ayant appartenu à Lamartine.

PROSPER BLANCHEMAIN.

JARNAC (CHARENTE), 19 sept. 1877.

Monsieur et excellent poète,

Le pays que vous habitez me rend doublement chère l'aimable attention que vous avez eue de m'envoyer votre *Pêle-Mêle* poétique.

J'ai toujours aimé le Canada, cette *France Nouvelle* qui a gardé tant de généreuse tendresse pour sa sœur aînée, ce bon Canada que nos pères ont fondé, et que le malheur nous a fait perdre sans nous enlever l'affection de ses habitants, qui sont nos compatriotes. Nos compatriotes ! Et vous affirmez hautement, monsieur, cette vérité, en écrivant, dans la langue française la plus pure, des poésies d'un souffle élevé et chevaleresque que beaucoup de nos littérateurs vous envieront. Vos sonnets sont l'objet de mon admiration. La pensée, toujours sublime, est à l'aise dans ces quatorze vers grandioses, et je donnerais, quant à moi, tout mon bagage poétique pour le sonnet que vous avez dédié à M. Blanchemain... J'ai lu avec plaisir et je relirai souvent votre livre, et je vous remercie de votre sympathique envoi... Ne soyez pas surpris si j'aime si profondément le Canada; c'est que mes aïeux y ont accompagné Montcalm, et que l'illustre soldat dont vous gardez les cendres était le protecteur de ma famille maternelle.

24 octobre 1877.

Je relis vos vers et je me sens de plus en plus pénétré d'une admiration jalouse. J'aime la richesse de vos descriptions, la sonorité de vos rimes, la grandeur de vos idées, et ce charme infini que vous répandez si facilement et si abondamment sur tout ce que vous écrivez. On me dit que le Canada est un pays glacé. Comment pourrais-je le croire ? Est-ce possible, en effet, que des fleurs aussi brillantes et aussi parfumées que celles qui composent votre magnifique bouquet poétique, puissent éclore sous un soleil blafard !

EUTROPE LAMBERT.

MONTPELLIER, le 25 août 1878.

Cher monsieur,

Je vous remercie de l'envoi de votre recueil de poésies. Je l'ai lu avec un charme rarement éprouvé depuis longtemps. J'y ai retrouvé toutes les qualités de langue qui font souvent défaut à nos auteurs d'aujourd'hui, habitués qu'ils sont à trop s'inspirer de ce qu'on pourrait appeler le dialecte des journaux parisiens. Vous doublez ces qualités linguistiques par une hauteur de pensée, une sérénité d'inspiration, un soin de la forme, bien rares et bien précieux... J'aurai l'occasion de parler, dans la *Revue des Langues Romanes*, de juillet-septembre 1878, de votre recueil, et je me propose de citer quelques passages de la pièce sur Papineau.

A. ROQUE-FERRIER.

PARIS, le 3 8bre 1877.

Cher monsieur,

Je reçois, comme directeur du *Sonnettiste* et de la *Revue des Poètes*, tant de volumes divers, que je les parcours rapidement; le vôtre fait exception à la règle; je l'ai à moitié lu, et j'irai jusqu'à la dernière ligne, attendu que la lecture en est vraiment attrayante; et si je ne craignais de blesser votre modestie, il est plus d'un de nos maîtres à qui je pourrais vous comparer.

A. CHÉRIÉ.

SAINT-RÉMY-DU-PLAIN (Sarthe),

19 janvier 1878.

Bien cher poète,

Quand je lis un livre, j'ai pour habitude d'annoter les passages qui me frappent; c'est vous dire que votre *Pêle-Mêle* est annoté en maints endroits. *Papineau* est une pièce pleine d'un souffle puissant. La pièce sur le poète américain est fort belle aussi. J'aime beaucoup *Reminiscor*; ce récit du passé est dit en des vers coulants qu'on lit avec intérêt. Je n'oublie pas *Calicut*, poésie d'une vraie valeur. *Anna-Marie*, quelle mignonne poésie ! Comme c'est coquet, gracieux ! Vous avez de jolis sonnets : *Mon bouquet*, *A ma belle-sœur*, *A ma femme*. Ce dernier et *Mon bouquet* ont surtout charmé ma mère, qui trouve que de tous les livres qui me sont venus en échange de ma *Gerbe*, le vôtre est un des plus attrayants. Et j'approuve des deux mains.

RAOUL BONNERY.

On dit, à Ottawa, que M. Brydges passera de l'Intercolonial au Pacifique.

Nous regrettons d'apprendre que M. Tremblay, député de Charlevoix et rédacteur de *L'Éclair*, ne prend pas de mieux. Il refuse de se laisser couper la jambe, parce que cette opération n'aurait d'autre effet que de prolonger peu de temps sa vie.